FEUILLETON DE L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS, 2 FEVRIER 1860.

JEANNE DE FLAVE.

(Suite)

Pendant les belles soirées, lorsque Mme de Flave allait faire son tour de table dans les salons, je lisais propondes qu'elle aimait tant, il avait eu mots! — Ne voulez-vous, oui ou non?" et j'étais assez fait pour ne rien voir, sans doute aussi bien que moi, si elle avait en vied'être seule avec ses chers et tristes souvenirs.

Black me portait aussi quelquefois ces mots! — Venez vous à l'église? Je vous toucher de prière, et j'allais alors m'asseoir silencieux et recueilli dans un des angles du pauvre monument, et je laissais mon esprit souffrir, se plaindre, pleurer et suivre dans ce monde lointain, qu'on appelle le monde des rêves et des regrets, la pensée sans qu'emprunta la grande et vibrante voix de l'orgue, pour jeter aux pieds de Dieu ses plaintes déchirantes. Son cri de douleur et de pitié, finissant et traînant par un de ces chants de deuil qu'on appelle l'Ode de la resignation et le sublime du renoncement à soi-même. Avec cette dernière note, j'entendais souvent un sanglot se perdre sous les voûtes de l'église, puis elle descendait, de son pas grave et calme, les degrés de l'escalier de pierre. Elle passait silencieuse sous le porche, où les anges agenouillés en pierre blanche la saluaient avec leur sourire de leurs mains, et rentrait lentement le jardin de sa maison, et rentrait sans avoir prononcé un mot, sans avoir arrêté son œil sur un objet quelconque, gardant en de tout d'elle-même un bonheur perdu.

Black la suivait, la tête basse, en marchant dans son ombre, pour ne point intimider sa douleur. Il marchait à quelque pas en arrière, pour ne point arriver par le bruit de leur pas que pu arriver jusqu'à elle, et je retrouvais même bruit les portes de l'église, dont le cœur, un vieux et digne homme, qui ne comprenait point, lui aussi, la douleur de Jeanne, mais qui savait au trouver dans son cœur de cette mesure de la respecter assez pour la laisser arrêté à elle-même, lui avait tirées les clés.

Il avait aussi, dans la vie que nous menions, des heures d'intime causerie, où j'essayais, sans rien y croire moi-même, de remettre un peu d'espoir au cœur de la jeune femme. Quand elle m'avait la quelques mots de ces pages consolantes qu'elle jetait ensuite au feu, il m'arrivait, lorsque je lisais ensuite au lendemain matin à un de ces tableaux de genre, dans la composition et dans l'exécution desquels elle excellait, je lui disais: — Madame, vous avez bien pleuré, et vous avez tant de choses douloureuses, dont plusieurs seraient si bien soulagées par le fait de les jeter de vous, que vous avez bien pleuré, et vous avez bien fait. Mais, dites-moi, vous qui avez tant de mérite, vous qui avez tant de cœur, vous qui avez tant de vertus, vous qui avez tant de talent, vous qui avez tant de grâce, vous qui avez tant de charme, vous qui avez tant de beauté, vous qui avez tant de tout, vous qui avez tant de bonheur, vous qui avez tant de tout, vous qui avez tant de bonheur, vous qui avez tant de tout, vous qui avez tant de bonheur